



HAL
open science

L'organisation du paysage rural méditerranéen, du village au domaine pastoral

Hubert Mazurek, Philippe Blanchemanche

► **To cite this version:**

Hubert Mazurek, Philippe Blanchemanche. L'organisation du paysage rural méditerranéen, du village au domaine pastoral. Expo 92 - Exposición Paisaje Mediterraneo - La Cartuja - Sevilla - España. Paysage Méditerranéen, Electa, pp.142-153, 1992. hal-02547418

HAL Id: hal-02547418

<https://hal.science/hal-02547418>

Submitted on 3 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Paysage méditerranéen

Electa

ORGANISATION
TROIS REGIONS EUROPEENNES

ANDALUCIA

LANGUEDOC-ROUSSILLON

VENETO

Comité de Parrainage

Manuel Chaves Gonzalez

Présidents des trois Régions
Jacques Blanc

Gianfranco Cremonese

Responsables politiques régionaux

Consejero de Obras Públicas y Transportes
Juan José López Martos
Consejero de Cultura y Medio Ambiente
Juan Manuel Suárez Japón
Consejera de la Presidencia
Concepción Gutiérrez del Castillo
Consejero de Economía y Hacienda
Jaime Montaner Roselló
Director del Pabellón de Andalucía
Antonio Rodríguez Almodovar

Finances et Culture
Yves Marchand
Aménagement du Territoire et Planification
Paul Blanc - François Degans
Montagne et Aménagement Rural
François Brager
Environnement et Patrimoine
François Delmas - Hubert Maclay
Affaires de la Mer
Louis-Bernard Davidovici

Assessore all'Ambiente
Camillo Cimenti
Assessore alla Cultura
Carlo Alberto Tesserin
Assessore al Turismo
Pierantonio Belcaro
Assessore all'Urbanistica e Beni Ambientali
Adriano Fusaro

Représentants des Etats

Comisario General de España
Angel Luis Gonzalo Perez
Commissaire Général de la France
Gérard Delage
Préfet de l'Hérault
Bernard Gérard
*Commissario Generale del Governo Italiano
per l'Esposizione Universale di Siviglia*
Luigi Turchi

Représentants des autres organismes

Comisario General de Expo 92
Emilio Cassinello Aubán
*Presidente Sociedad Estatal
Quinto Centenario*
Luis Yañez Barnuevo
*Presidente Ejecutivo Sociedad Estatal
para la Exposición Universal 1992*
Jacinto Pellón Díaz
Director de la Casa de Velázquez
Joseph Perez

Commission Interrégionale de Suivi

Directora General de Asuntos Comunitarios
Isabel De Haro
Direction de l'Enseignement, des Sports et de la Culture
Denis Mallet
Segreteria Generale della Programmazione
Rocco Rescigno

Commission de Coordination Scientifique et Administrative

Consejería de Obras Públicas y Transportes
Dirección General de Ordenación del Territorio
Florencio Zoido Naranjo
Dirección del Conjunto Monumental de la Cartuja
Bartolomé Ruiz González
Consejería de Cultura Y Medio Ambiente
Asesoría Quinto Centenario
Antonio Zoido Naranjo

Comité Régional de la Culture
Robert Latreille
Groupement d'Intérêt Public RECLUS/
Maison de la Géographie
Hubert Mazurek
Association Régionale des Conservateurs de Musée
Marie-Claude Valaison

Segreteria Regionale per il Territorio
Franco Posocco
Dipartimento per le attività Culturali
Narciso Baccichetto
Dipartimento per l'Ecologia e la tutela dell'Ambiente
Roberto Casarin
Dipartimento per il Turismo
Michele Spanó
Dipartimento per l'Urbanistica e i Beni Ambientali
Vittorio Guardalben
Linda Mavian

Secrétariat Permanent

Casa de Velázquez

Direction Technique

Commissaire
Arsenio Moreno Mendoza
Coordinateur scientifique
Yves Luginbühl
Architecte réalisateur
Arrigo Rudi *assisté de*
Attilio Santi e Stanislao Fierro
Directeur administratif
Francis Fourneau

Equipes régionales

Damián Álvarez Sala
Fernando González
Bernáldez
Diego Romero De Solís
Enrique Valdivieso
González
Victor Fernández Salinas
Gloria Vega González
Juan P. Ruiz Sanz
Javier Benayas Del
Alamo

Coordination scientifique et technique
Hubert Mazurek
Philippe Blanchemanche
Marie-Rose Corredor
Gil Jouanard
Marcel Oms
Anne Potie
Agropolis
CNRS / Audiovisuel
Société Amak
Société Dcc
Société Kaleis
Société Yin Yang
Société Explorer

Coordinateur scientifique
Ennio Concina
Coordinateur technique
Clemente di Thiene
Margherita Azzi Visentini
Ennio Concina
avec Valeria Farinati
Elisabetta Molteni
Silvia Moretti
Clemente di Thiene
Bruno Dolcetta
Patrizio Giulini
avec Alessandro Bonomini
Antonella Pietrogrande
Giuliana Zenoni Politeo
Linda Mavian
Franco Posocco
Arrigo Rudi
Italo Zannier

Sommaire

- 18 Présentation
Arsenio Moreno Mendoza
- 24 Apollinien et Dionysiaque
Yves Luginbühl
- 32 Séville: la Cartuja
Arrigo Rudi, Attilio Santi, Stanislao Fierro
- Immersion dans le monde méditerranéen**
- 36 Rôle de la mythologie dans la perception de la nature et dans l'organisation de ses ressources. Lieux mythiques ou illustres
Linda Mavian
- 42 Caractéristiques essentielles de la nature méditerranéenne
Fernando Gonzáles Bernáldez
- Le paysage méditerranéen imaginé et idéalisé**
- 68 L'âme du paysage
Diego Romero de Solis
- 74 Le jardin imaginé
Antonella Pietrogrande
- 82 La villa italienne et son jardin
Margherita Azzi Visentini
- 90 Jardins languedociens et provençaux
Alix Audurier Cros, Mireille Nys
- 100 Les jardins de l'Islam
Alix Audurier Cros, Alain Quiot
- 104 La politique nationale française des inventaires de jardins historiques, botaniques et paysagers
Marc Esteben
- 106 L'intention "paysagiste"
Damián Alvarez Sala
- La construction du paysage méditerranéen**
- 130 La Renaissance: Venise, le territoire, le paysage
Ennio Concina
- 136 La domestication du paysage méditerranéen: la végétation arboricole fruitière
Fernando Gonzáles Bernáldez
- 142 L'organisation du paysage rural méditerranéen, du village au domaine pastoral
Hubert Mazurek, Philippe Blanchemanche
- Le paysage méditerranéen, son modèle culturel et sa diffusion**
- 198 La littérature et la diffusion des modèles de paysage méditerranéen
Marie-Rose Corredor Guinard
- 204 Voyageurs en Andalousie et représentations touristiques d'un certain paysage méditerranéen
Francis Fourneau
- 208 Le paysage photographié au cours du Grand Tour méditerranéen
Italo Zannier
- 218 Le phénomène "Riviera" et les images du paysage touristique de la "Côte d'Azur" en Provence
Roland Courtot
- 220 Le paysage méditerranéen au cinéma
Marcel Oms
- 224 Le paysage méditerranéen et ses valeurs dans la publicité touristique
Yves Luginbühl
- Les perspectives du paysage méditerranéen**
- 262 Demandes sociales de paysage dans le région méditerranéenne
Juan Ruiz Sanz, Javier Benayas del Alamo
- 266 Passé et devenir des paysages agricoles
Louis Malassis
- 274 L'administration du paysage
Franco Posocco, Florencio Zoido
- Appendice**
- 298 Le paysage vénitien dans les fonds de la Bibliothèque nationale de Saint-Marc
Marino Zorzi
- 304 Le paysage vénitien dans les fonds de la Galerie Querini Stampalia
Giorgio Busetto
- 308 Le paysage méditerranéen: témoignages des Archives d'Etat de Venise
Paolo Selmi

L'organisation du paysage rural méditerranéen, du village au domaine pastoral

Hubert Mazurek, Philippe Blanchemanche

Il y a huit mille ans s'installaient dans toute la Méditerranée les bases du paysage que nous connaissons aujourd'hui. Le réchauffement du climat au cours du Mésolithique et l'extension de la couverture forestière qui s'en suivit, ont conduit les hommes à modifier leur technique d'approvisionnement alimentaire.

Le climat méditerranéen s'installe, les moutons et les chèvres apparaissent dans l'alimentation, les céréales (orge et blé) entrent en scène, les villages se structurent, les cultures sur brûlis font leur apparition, la forêt commence à reculer par manque d'espace; ainsi sont posés les jalons d'un paysage rural qui va perdurer dans ses grands traits jusqu'à aujourd'hui.

Mais ce paysage, qui se retrouve de par son histoire et ses caractéristiques d'un bout à l'autre de la Méditerranée, est le résultat d'une imbrication très étroite entre les particularismes locaux, les relations de l'homme avec le milieu naturel et la volonté très forte de ces hommes de coloniser des espaces pourtant réputés peu accueillants. Proposer une lecture du paysage rural méditerranéen, c'est essayer d'en dégager les éléments qui le structurent, mais c'est surtout essayer de comprendre son identité et son originalité, nées des contrastes du milieu, du volontarisme et de l'individualisme de ses habitants.

Une première vision d'un paysage:

l'ager et le saltus

Historiens et géographes ont basé cette permanence historique et spatiale du paysage sur un compromis, plus qu'un équilibre, entre les composantes définies par les agronomes romains. Celles-ci constituent les éléments qui permettent une première lecture du paysage méditerranéen dans son ensemble.

L'ager est le domaine de l'activité sédentaire, synonyme de cultures généralement labourées. Le trinôme blé-vigne-olivier, qui lui est généralement associé, fut à la base de l'alimentation des sociétés méditerranéennes pendant plusieurs millénaires. Mais ces symboles de la Bible furent aussi signes de sobriété et de maigre pitance. Le *mansus*, ou jardin, était parfois là pour apporter aux familles un

complément indispensable. Situé autour des habitations et dépendant de la proximité de l'eau, il constituait l'oasis où se concentraient toutes les initiatives et tentatives expérimentales de mise en culture et d'introduction d'espèces nouvelles.

Le *saltus* est au contraire le domaine de l'activité pastorale ou itinérante. En dehors des espaces de culture: le reste, c'est-à-dire de vastes zones herbeuses, de steppes et de garrigues, parfois de maigres forêts qui constituent une zone de ressource pour le bétail, principalement le mouton, autre symbole fort de la Méditerranée.

Mais ici, contrairement au Nord, il n'y a pas de compromis possible entre le cultivateur et l'éleveur; chaque activité est séparée et les territoires géographiques sont distincts, source d'importants conflits.

Transhumance et nomadisme furent la réponse à cette séparation ainsi qu'aux limites des ressources exploitables dans le temps et dans l'espace. Ils ont laissé des traces indélébiles sur le paysage et sur l'organisation des sociétés rurales méditerranéennes.

Les frontières mouvantes de l'ager et du saltus

Des milliers d'années de défrichements, d'incendie, de pâturage, ont conduit à ces paysages si typiques, où se mêlent pin d'Alep, chêne, olivier sauvage, buis, jujubier, toutes formes de garrigues, de maquis ou de steppes qui sont le résultat d'une anthropisation, certes progressive, mais qui prit toute son ampleur dès la fin du Néolithique. Cette pression de l'homme sur son milieu constitue sans doute le fait le plus marquant de l'agriculture et de la mutation des paysages de la Méditerranée.

Traditionnellement, on affecte l'ager à la plaine, le *saltus* à des zones plus montagneuses. Mais l'imbrication est très forte, essentiellement parce que le paysage rural méditerranéen est implacablement lié à la topographie, sous la forme d'oasis ponctuant une étroite bande côtière cultivable d'à peine quelques dizaines de kilomètres d'épaisseur. De plus, les frontières de ces deux ensembles furent extrêmement mouvantes au cours des temps. Des phases d'alternance de périodes



*Oliveraies en Andalousie,
organisées en vastes exploitations
agricoles*

d'extension de l'*ager*, puis de régression au profit du *saltus*, impliquèrent des efforts chaque fois renouvelés pour recoloniser les sites abandonnés plus tôt.

La vie rurale s'est d'abord organisée dans la montagne. Les plaines furent longtemps insalubres; de vastes zones marécageuses, infestées par la malaria et le paludisme, empêchaient toute fixation permanente de population. La plaine est aussi plus difficile à défendre des invasions, qu'elles viennent des terres intérieures ou des mers toujours proches. Les premières grandes civilisations de plaine, celles de l'Euphrate et du Nil, qui fixèrent les populations nomades, s'appuyèrent sur des possibilités nouvelles de l'irrigation des cultures, bien que la salinité des eaux ne fût pas encore maîtrisée.

Ce sont les Romains qui furent à l'origine des premières colonisations massives des plaines pour les besoins de la céréaliculture. Ce sont sans doute également eux qui instaurèrent les premiers une organisation administrative de la propriété et par conséquent, du paysage. Les terres confisquées lors de la colonisation étaient cadastrées en petits carrés (706 mètres de côté) non clôturés et répartis en plusieurs catégories: l'*ager publicus* ou propriété de l'Etat, la *culta*, terres mises en valeur dont la plupart étaient données aux colons, et les *incultas* ou terres de parcours. Cette opération, appelée "centuriation", qui exista dans tout l'Empire, fut systématique en Méditerranée, et laisse encore aujourd'hui de nombreuses traces visibles dans l'organisation des paysages, comme dans les grandes plaines d'Emilie, dans la plaine languedocienne ou dans les anciennes colonies romaines d'Afrique du Nord. Ces terres étaient organisées en très grandes propriétés, autour d'un habitat dispersé en *villae*. Elles disposaient de bois, de garrigues et de terres cultivées en céréales, en oliviers ou en vigne, associant la polyculture sèche à l'élevage semi-intensif.

Les invasions barbares vont provoquer un abandon de ces propriétés, un recul certain des céréales et une migration vers les terres de montagne; ceci au profit de l'élevage des ovins et des caprins. Les sites préromains comme les *oppida*, plus abrités et plus proches

des terres de parcours pour les troupeaux, seront de nouveau occupés.

Une nouvelle phase de colonisation des terres de culture aura lieu à partir du IXe siècle, impliquant des défrichages massifs, développant la céréaliculture qui est seule apte à fournir des devises fraîches aux seigneurs conquérants. Mais c'est surtout à partir du XVIe siècle, à la suite des grandes épidémies de peste, que l'on assistera à de nouveaux modes d'occupation de l'espace: les grands aménagements vont débiter en plaine, la forte croissance de la population va faire renaître et développer les constructions des terrasses sur les flancs des montagnes.

Mais les techniques agricoles en Méditerranée restent archaïques et peu mécanisées, si on les compare aux techniques des pays du Nord. Le remplacement de la rotation biennale par l'assolement triennal est impossible dans les cultures sèches de la Méditerranée. Le Nord a depuis longtemps développé la charrue à versoir, le Sud en est resté au labour par l'araire.

Les grands aménagements des XVIIe et XVIIIe siècles vont permettre l'extension de la monoculture de la vigne, nouvelle culture rémunératrice, et le renouveau de l'habitat dispersé. On voit apparaître les premières bastides qui se multiplieront au XIXe siècle après la crise du phylloxéra, car seuls les bourgeois des grandes villes et les toutes jeunes sociétés capitalistes auront suffisamment de moyens pour reconstruire le vignoble. Le dépeuplement de la montagne, au profit des plaines et surtout des zones côtières est un phénomène récent. Il débuta au premier quart du XIXe siècle pour s'intensifier dans le premier quart de notre siècle, modifiant de nouveau profondément les relations entre l'*ager* et le *saltus*.

Le blé, la vigne et l'olivier

La place de l'arbre est très grande en Méditerranée. Sur des sols souvent ingrats, l'arbre permet d'associer des cultures permanentes et des cultures de rotation comme celles des céréales, assurant ainsi une double récolte: "grains sur terre, fruits en l'air", selon l'expression de Georges Duby.

Cette alliance traditionnelle de la céréaliculture et de l'arboriculture modèle des paysages très spécifiques comme la *dehesa* espagnole, ou la *cultura promiscua* si caractéristique de l'Italie centrale.

La céréaliculture (principalement l'orge et le blé), la viticulture et l'oléiculture furent à la base de l'alimentation et des échanges commerciaux au sein des civilisations successives de la Méditerranée.

C'est le blé qui joua d'abord le rôle le plus important, en concurrence avec la vigne, car il demande plus d'espace et de labour. C'est un blé dur, à croissance rapide, qui doit arriver à maturité avant les premières sécheresses de l'été. La rotation biennale, dont le principe est une mise en jachère une année sur deux, impose des contraintes supplémentaires dans la production. Or, les récoltes de blé conditionnent l'alimentation des villes et les rentrées de devises; la stabilité de sa production devient alors une condition nécessaire au maintien de grands empires. Les Romains le comprirent vite; ils procédèrent à des arrachages massifs de la vigne, après l'avoir massivement implantée, pour laisser la place au blé, partout où cela était possible. Il est ainsi probable que jusqu'au XIXe siècle, et grâce à des techniques d'arido-cultures, une grande partie des territoires méditerranéens ressemblait à ce que l'on peut encore voir aujourd'hui en vieille Castille: de vastes étendues de collines aux nuances verdoyantes, prenant dès les premières moissons des teintes jaunes, dorées et ocres.

Du reste nous savons qu'encore aujourd'hui, l'installation de grandes cultures céréalières, conquises sur des brousses et des maquis à jubiers, permettent de fixer les populations nomades en Afrique du Nord.

La vigne, quant à elle, resta longtemps cantonnée sur les versants et dans les enclos des particuliers, en concurrence avec l'olivier et l'amandier dans les zones côtières plus sèches. Vers 1600 on la cultivait partout, jusqu'en Ecosse, à l'aide de cépages de grande qualité. L'extension de la vigne dans les plaines est un phénomène récent. Le clergé, l'Etat et le corps grandissant des ingénieurs du XVIIIe siècle ont fortement contribué à ce dévelop-

pement. En Languedoc, c'est grâce à la création par Colbert du port de Sète et du Canal du Midi au XVII^e siècle, vigne a pu descendre des collines. Cet ouvrage a permis un développement de l'irrigation et des cultures de remplacement, rendant la culture du blé moins rémunératrice et moins indispensable, et a assuré un transport des marchandises vers les différentes places de commerce depuis la Méditerranée jusqu'à l'Atlantique, court-circuitant l'ancien trajet par Gibraltar. La vigne acquiert alors un statut tout particulier: elle est une source d'argent nouvellement disponible. Ce développement va induire une profonde mutation dans la répartition des densités rurales et dans les structures sociales. De grands domaines vont de nouveau se structurer autour des bastides, rappelant alors l'organisation de la *villa* romaine, instituant la monoculture rémunératrice au dépens de la polyculture d'autosuffisance.

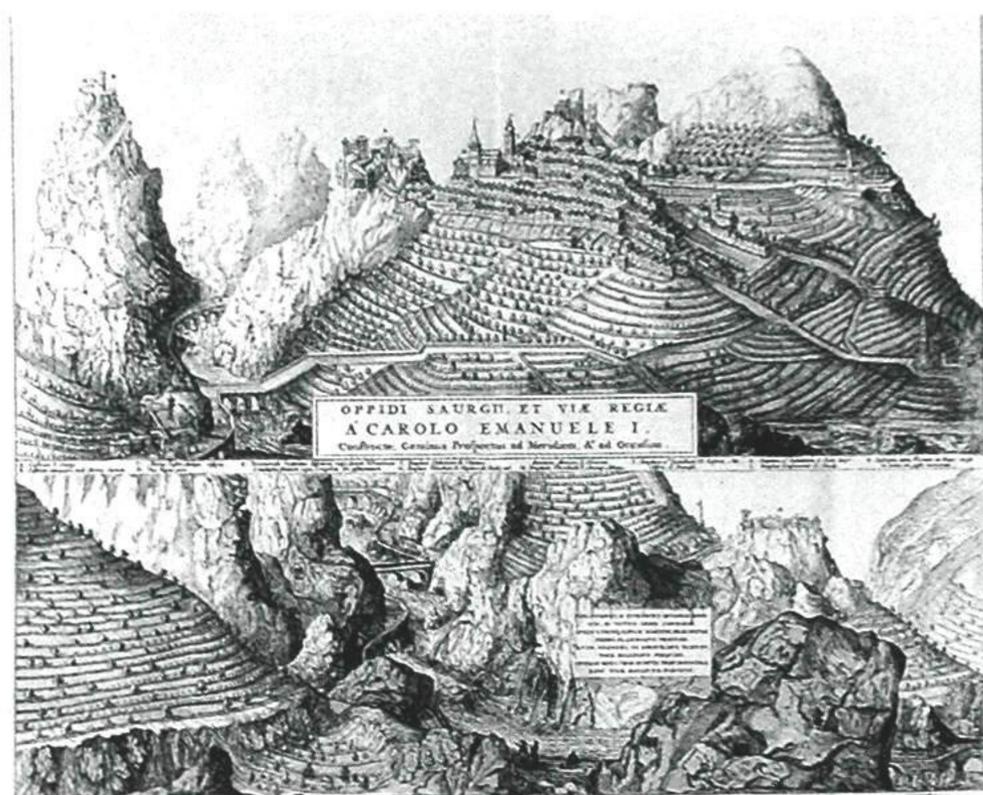
L'olivier est partout, constituant la trame de fond de tout paysage rural, à tel point que sa limite est aussi celle de la Méditerranée. C'est la culture arboricole par excellence, supportant les terres les plus sèches pourvu que l'espacement des arbres soit suffisant, s'accommodant des terres les plus reculées et les plus inaccessibles, car peu de travail est nécessaire pour sa culture; enfin sa longévité est légendaire. Ce fut l'arbre symbole des Juifs et des Grecs, l'arbre des richesses à Rome, facteur important de développement en Afrique du Nord, particulièrement en Tunisie. C'est aussi l'arbre d'appoint des paysans, assurant la production familiale d'huile, élément quotidien de l'alimentation du Méditerranéen.

Une organisation du territoire souvent généralisable

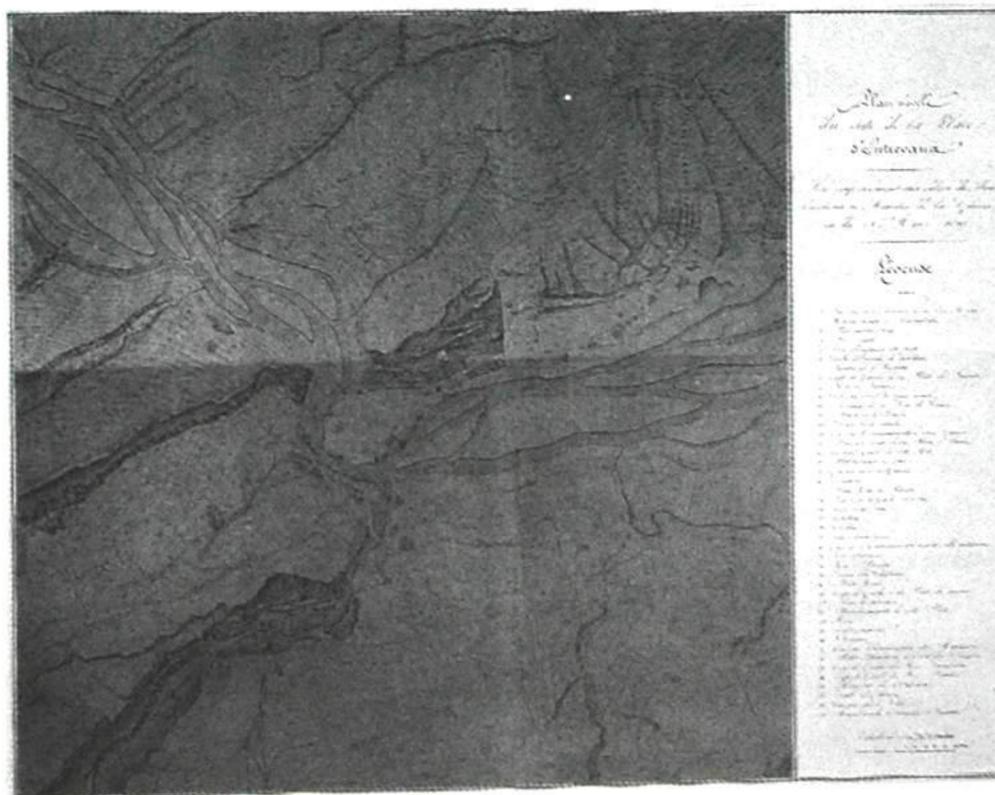
Mais l'étude du paysage méditerranéen ne saurait se limiter à une description de l'*ager* et du *saltus*. Il ne suffit pas d'analyser la répartition de ces domaines pour en comprendre le sens, d'autant que les limites en sont mouvantes. Le paysage méditerranéen s'explique aussi et surtout par le rôle des éléments, la pierre et l'eau, par la répartition des pleins et des vides, des hauts et des bas, par la disposition de l'habitat, l'urbain et le rural, et par la



Anonyme, Paysage d'Exiles, XVII^e siècle, couleur sur papier, 55 x 80 cm. Paris, Bibliothèque nationale



I. Bleau, Théâtre des états de Son Altesse Royale le duc de Savoie, 1700, La Haye, Adrian Moetjens, commerçant en livres, livre, 65 x 57 cm. Paris, Bibliothèque nationale



Plan nivelé de la place d'Entreaux, mai 1819, papier Canson, couleurs et tons ocre, 85 x 106 cm. Paris, Bibliothèque nationale

formidable motivation des hommes dans l'aménagement de sites réputés peu hospitaliers.

L'organisation générale des paysages, au moins depuis le XVI^e siècle, repose sur le village, généralement disposé sur un piton rocheux ou un ancien promontoire gallo-romain, souvent entouré de jardins et regroupant la majorité de la population agricole et rurale. Cette organisation repose également sur la polyculture, utilisant à la fois les fonds de vallées, composés d'argile et de marnes, pour des cultures fourragères ou céréalières, et les versants de collines, sur lesquels sont disposées les cultures arboricoles, vignes, oliviers, amandiers, gagnées péniblement sur les garrigues et les maquis.

La répartition des cultures n'a pas la régularité qu'elle a dans le Nord; les parcelles sont petites, très irrégulières et calquées sur la topographie. Elles se découpent le plus souvent en petits bassins fertiles, véritables oasis au milieu de zones marécageuses, pierreuses ou broussailleuses, ou au fond de vallées étroites surplombées par la montagne et ses escaliers de géants. Les parcelles sont rarement encloses, car ici la topographie et les traditions du droit romain écrit suffisent à garantir la propriété. Elles sont parfois encloses de pierres sèches lorsqu'il s'agit de protéger les cultures des animaux, ou encore d'arbres, le plus souvent de cyprès, comme protection contre le vent dans les minuscules parcelles des *huertas* des plaines.

Les matériaux et les contraintes physiques ont ici un rôle des plus importants pour la construction des paysages.

La pierre: elle est omniprésente. Elle permet de construire les murets autour des enclos, de fixer les "traversiers" sur les montagnes. Elle est l'élément principal de la construction des maisons, hors et sous terre aussi, dans les cas, très nombreux en Méditerranée, d'habitat troglodyte. Elle permet le stockage de l'eau de ruissellement dans des citernes creusées à même le roc. Partout elle affleure en grandes plaques, en blocs et en pierriers, hante la moindre parcelle, rendant les cultures impraticables et d'autant moins rentables.

L'eau: sa maîtrise assure la richesse des

cultures et la survie des populations. Bien qu'elle soit partout, elle n'est jamais directement accessible; il faut la sonder, la capter, la canaliser et développer par là-même des techniques spécifiques et coûteuses en énergie humaine.

Les contraintes de la topographie. Que ce soit dans les plaines marécageuses ou dans les montagnes toutes proches, il a fallu exploiter chaque zone exploitable au prix d'aménagements démesurés autant que fragiles: assécher les marais, défricher les bassins argileux, brûler les pentes impraticables pour assurer un passage et des ressources suffisantes aux troupeaux, creuser la montagne pour permettre la culture sur des sols trop penchés, trop fragiles et trop peuplés.

L'esthétique de ces paysages méditerranéens n'est-elle pas le résultat de cette lutte contre les contraintes physiques? Ces paysages ne sont-ils pas le résultat de cette formidable contradiction entre une dégradation extrême du milieu, vécue et imposée quotidiennement, et le travail incessant des bâtisseurs qui y opposent une pression constante?

Il est reconnu que le travail du paysan méditerranéen est individuel, voire individualiste; mais il a conduit le plus souvent à une structuration du paysage, soit par répétition d'un motif de base, généré par des sociétés qui se sont succédées en s'inspirant mutuellement au cours de l'histoire; soit, le plus souvent, par l'aménagement conscient d'espaces dépassant largement la parcelle.

Les exemples abondent: aménagements d'étangs, par le drainage et la maîtrise de la salinité, construction d'un parcellaire adapté à des cultures particulières ou obligatoires (comme dans le cas du Nil), construction d'ouvrages (barrages, noria, chadouf, aqueduc,...), construction d'éléments de défense et de colonisation du milieu naturel (terrasses,...).

Ces exemples montrent finalement que, même si l'agriculture intensive méditerranéenne fut longtemps considérée comme archaïque vis-à-vis de celle du nord de l'Europe, le foisonnement des découvertes techniques, particulièrement dans le domaine de la maîtrise de l'eau, associé aux innovations

en matière d'espèces cultivées, a permis de développer de grandes civilisations et de maintenir leur équilibre grâce à une recherche et à une adaptation à la diversité.

Le paysage des plaines et marécages

Il faut s'imaginer le paysage de la côte méditerranéenne, jusqu'à une période récente, comme un milieu hostile, peu propice à l'installation d'activités humaines. Encore au XVII^e siècle, sous Henri IV, de vastes zones paludiennes non encore domestiquées rendaient le littoral incertain. Ces zones constituaient certes un milieu extrêmement riche (grâce aux activités de prélèvement des poissons et du gibier) et rémunérateur (grâce surtout au sel), mais extrêmement mortel.

Même si les aménagements de ces zones n'eurent pas l'ampleur de ceux des polders du Nord, ils furent une constante et une nécessité sur tout le pourtour méditerranéen. Les travaux en étaient chers et ne pouvaient être le fait de sociétés paysannes. Il a fallu attendre la naissance de vastes domaines gérés de façon capitaliste, de l'industrie (dans le cas des salins), ou de volontés étatiques fortes pour envisager un traitement à grande échelle.

En France méditerranéenne le premier exemple le plus construit d'aménagement d'une zone marécageuse est celui de l'étang de Montady, en 1248, grâce à la volonté et aux finances de l'archevêque de Narbonne. Situé au pied de l'*oppidum* gaulois d'Ensérune, l'étang fut asséché au moyen d'une dérivation centrale, et le travail des arpenteurs a donné un paysage en étoile d'une extrême régularité et d'une grande beauté, qui s'est conservé intégralement jusqu'à aujourd'hui.

Si le drainage et l'assèchement des marais de l'intérieur des terres a permis de mettre de vastes zones en culture, il n'en est pas de même pour le littoral. La confrontation entre l'eau de mer et l'eau des fleuves rend ces milieux instables et empêche jusqu'à la fin du XVII^e siècle tout établissement humain permanent. Il suffit pour cela de situer Aigues Mortes, ancien port construit par saint Louis, aujourd'hui à quelques kilomètres du rivage marin.

Il a fallu de nombreuses tentatives et le déve-



*Les étangs de Camargue,
un paysage caractéristique et
largement diffusé en Méditerranée*



Vignes dans les Corbières



*Vergers et cultures d'irrigation
en Andalousie*

loppement de techniques spécifiques pour mettre en valeur ces territoires. En Camargue, de nombreux projets des ingénieurs des Ponts et Chaussées se sont développés dès 1790 pour essayer d'assécher la totalité des marais. Les aménagements durèrent un siècle, jusqu'à 1859, date de l'achèvement de la digue à la mer, mais n'aboutirent jamais à un assèchement complet, sans doute illusoire. Le contrôle de l'eau est très complexe, impliquant aussi un contrôle de sa salinité. Il nécessite drainage et endiguement pour se débarrasser de l'eau stagnante, endiguement pour se protéger des variations de cours de l'eau du fleuve mais aussi utilisation régulée de cette eau douce pour le dessalement des parties asséchées.

En Italie, la bonification des plaines commença avec les Etrusques dès le VI^e siècle av. J.C. et fut poursuivie par des sociétés et des civilisations riches capables de dégager de puissants moyens humains et financiers. Ce fut le cas des Romains, puis des papes, puis surtout de l'Etat mussolinien qui voyait dans ces aménagements à grande échelle un symbole de la grandeur retrouvée de Rome. Les plaines du Latium, de la Campanie, les Marais Pontins et la Maremme toscane firent ainsi l'objet d'aménagements intégrés comprenant assèchement, drainage, construction de routes, construction de villages de colonisation, contrôle des productions et des circuits commerciaux, toute une organisation qui permit une colonisation réelle et durable de nouveaux territoires.

Il en fut de même en Espagne depuis 1940 avec l'aménagement du delta et de la basse vallée du Guadalquivir.

En Grèce, l'assèchement du lac Copais débuta dans la période préhellénique; le drainage des plaines de la Macédoine est de période contemporaine, de même qu'en Algérie dans la Mitidja ou dans les lagunes côtières de la Palestine, où, comme pour l'assèchement du lac de Houlé, c'était la condition indispensable à la colonisation massive d'Israël.

Les vergers, les jardins des *huertas*, les agrumes, le maraîchage, et surtout la riziculture sont les grands bénéficiaires de ces zones bonifiées remplaçant peu à peu l'éle-

vage extensif des taureaux noirs et des chevaux qui contribuent aussi à l'imaginaire et à la connaissance intuitive de ces territoires. L'augmentation de la densité de population sur la côte méditerranéenne est un phénomène très récent. Elle prit toute son ampleur dès la fin du XIXe siècle et surtout au début de ce siècle avec l'essor du tourisme. Encore récemment, de vastes zones n'ont pu être livrées au tourisme que grâce aux efforts intensifs de la démostriction des cordons lagunaires.

Déserts et huertas

Passée l'étroite bande littorale, nous sommes dans le domaine de l'oasis; îlot encerclé par la nature inculte et âpre; un plein au milieu des vides. Ici, les cultures collent à la topographie et chaque bassin d'argile ou de marne, chaque cuvette de terre est exploitée par des cultures céréalières et fourragères, voire de petits jardins si l'eau n'est pas trop loin. Les terrains sont basiques, appauvris par l'action des averses et les variations de température et d'hygrométrie, saturés par l'oxyde de fer, donnant ces terres rouges si caractéristiques des sols méditerranéens.

Partout ailleurs, c'est la pierre et le domaine des *secanos*, cultures sèches de vergers d'olivier, d'amandier et de vigne, ou domaine des garrigues et maquis improductifs.

Ces cultures sèches furent longtemps organisées en latifundia, vastes propriétés gérées de façon archaïque par des bourgeois de la ville, comprenant comme au temps de la *villa*, des terres à céréales, des vergers et des terres de parcours. Ce type de paysage est alors ponctué par de grosses bâtisses appelées ici mas, bastides ou châteaux, ailleurs *cortijos*, *caseros*, *haciendas* ou *masserie*. Assurant un pied à terre aux propriétaires citadins, elles imposaient ainsi un système de domination de la ville sur la campagne. Le maintien des latifundia a pu se faire au moyen de structures d'héritage traditionnelles et archaïques, et par l'abondance d'une main d'œuvre non qualifiée et bon marché. En général, ils formaient des propriétés de grande superficie, du fait du bas niveau des taxes sur la propriété, dont une grande partie restait improductive. La fai-

blesse du niveau des investissements en capital constitua la cause essentielle de la basse productivité et du conservatisme de ces domaines.

Le problème, dans ces territoires, c'est l'eau. Non qu'elle manque, mais partout où cela est possible il faut la chercher profondément dans le sol ou très loin de son lieu d'utilisation. Cette maîtrise de l'eau confère alors aux zones ainsi cultivées l'exubérance des jardins, associée à une certaine "tropicalisation" des cultures. Ce sont de larges oasis où cohabitent cultures maraîchères, arbustes et arbres, où la jachère n'est plus utile puisque les récoltes sont possibles plusieurs fois dans l'année. C'est dans ces jardins qu'ont pu être expérimentées la plupart des espèces qui constituent l'essentiel de l'alimentation et de la production agricole méditerranéenne contemporaine. L'oranger, originaire de Chine, fut introduit par les Arabes au XIVe siècle, après le citronnier, introduit dès le Xe siècle.

Après le XVIe siècle, maïs, haricot, tomate, arachide, courge, avocat, piment, toutes plantes importées des Amériques, prirent une importance fondamentale dans l'alimentation en Méditerranée. D'autres plantes, comme le coton introduit par les Arabes en Espagne, virent leur production nettement améliorée à l'arrivée des variétés américaines. Les mécaniciens grecs, puis arabes développèrent pour l'essentiel les techniques d'irrigation communément utilisées en Méditerranée. L'apogée de ces techniques se situe très certainement dans l'Andalousie arabe, où les jardins de l'Alhambra au XIVe siècle, du Généralife, de Cordoue, avec la "Conque d'Or" qui alimentait les jardins autour de Palerme aux XVe et XVIe siècles, constituent le summum. Parmi les machines utilisées, on trouve le chadouf égyptien, mais surtout la noria. Cette dernière représente l'une des rares machines complexes parfaitement mise au point dans les premiers siècles de notre ère et qui reste efficace encore aujourd'hui dans de nombreux pays. Même si des formes spécifiques de captage des eaux ont pu être élaborées à maints endroits, comme les *fontanili* (ou réseaux gravitaires de la plaine du Pô) ou en-

core des barrages ou réservoirs dans une période plus récente, la noria s'est généralisée partout, du Portugal à l'Extrême Orient, assurant le système le plus simple, le plus efficace mais aussi le plus modelable, pour le captage de l'eau de profondeur.

A partir du Moyen Age, l'eau devient aussi source d'énergie. On recherche alors sur les rivières permanentes le maximum d'emplacements disponibles pour les moulins et l'industrie naissante.

Ces ressources, souvent incompatibles entre elles, doivent se gérer; le captage, le partage du territoire terrestre ou fluvial, la maîtrise de la ressource et de l'énergie sont des sources de conflits entre industriels et irrigants. La rivière Aude en France, truffée d'ouvrages pour la protection des berges, d'aménagements pour le captage de l'eau des jardins ou des moulins et de dérivations pour l'industrie, fut l'objet d'un arbitrage par les ingénieurs des Ponts et Chaussées au XVIIe siècle, puis par les préfets eux-mêmes, nous laissant ainsi de multiples témoignages sur l'organisation de l'espace. L'exemple le plus marquant de la gestion de ces conflits est sans doute la justice rapide et efficace que rendent les juges du Tribunal des Eaux, devant le portail des Apôtres de la cathédrale de Valence, réglementant ainsi la distribution d'une ressource indispensable des *huertas*. Là où l'irrigation était possible, et où l'organisation sociale était suffisamment forte pour apporter de gros moyens et une cohésion d'ensemble pour le partage de la ressource, les réformes agraires firent éclater les latifundia. L'introduction de nouvelles techniques, en particulier hydrauliques, conduisit soit à une fragmentation extrême du parcellaire (souvent en forme de lanières plus ou moins régulières), soit à une réorganisation des propriétés en grosses unités modernes de production. Encore aujourd'hui l'irrigation est à la base de la colonisation de zones sèches, rendant parfois des Etats entiers dépendants. La plus grande part de l'agriculture d'Israël, basée sur les agrumes et le maraîchage irrigué, est ainsi dépendante de la fourniture de l'eau du plateau du Golan, des montagnes du Liban et de la vallée du Jourdain.

Terrasses

Passée la plaine, à quelques kilomètres des côtes, souvent même en étroit contact avec la mer, on rencontre la montagne, avec ses pentes fortes, ses affleurements rocheux, son aspect massif et impraticable. Dans ces milieux, les premiers colonisés, il n'y a qu'une seule alternative au manque d'espace et à la dureté de l'environnement: l'aménagement intégral des versants en pente, sous forme de ces "escaliers de géants" qui façonnent ses flancs, du haut Atlas Marocain au Liban, des îles égéennes aux Cordillères espagnoles.

Leur fragilité est extrême, la rentabilité en est très faible, mais pourtant ces terrasses semblent avoir été la réponse adéquate aux problèmes alimentaires de plusieurs siècles d'habitat montagnard, principalement dans les périodes de relative stabilité sociale et de forte densité, aux XVI^e et XVIII^e siècles notamment.

Restanques, faïsses, murettes, accols, traversiers sont les résultats d'un travail incessant pour maîtriser intégralement la dynamique des versants et assurer l'équilibre entre ces trois matériaux qui les composent.

La pierre: "les murs de soutènement, éléments majeurs des paysages de terrasses, loins d'être de simples empilements, nécessitent la mise en œuvre d'un corps de techniques simples mais indispensables. A fortiori, les équipements d'accompagnement, accès, niches, abris, exigent dans leur diversité une grande maîtrise et donnent lieu à des ouvrages parfois monumentaux."

La terre est si pauvre sur ces versants, que l'homme a dû l'y apporter. Panier par panier, elle fut portée sur le dos des hommes du fond des vallées, servant même depuis l'époque féodale de monnaie de paiement aux paysans les plus pauvres. Une averse un peu forte, et c'est une partie du travail qu'il faut recommencer, et l'on conçoit l'extrême fragilité de ces milieux, la pression humaine constante qu'il faut maintenir pour éviter un abandon irréversible.

L'eau est ici aussi déterminante. Sa maîtrise est indispensable en ce qui concerne les eaux excédentaires de ruissellement, pour éviter une trop forte érosion. Lorsqu'elle est utilisée

pour l'irrigation, elle permet des cultures plus diversifiées et plus rémunératrices.

En altitude, les terrasses sont utilisées à la fois pour l'élevage, pour la production de fourrages, comme terres de parcours, associées à la forêt cultivée. Le châtaignier y occupe une place importante, comme aliment pour les hommes et les animaux, pour la production de litière et d'humus, pour le bois et la production des piquets pour la vigne des plaines. Plus bas, lorsque l'eau est maîtrisable, les terrasses sont utilisées pour des cultures mixtes, arboricoles et maraîchères. L'eau est captée en altitude à partir des oueds, au moyen de barrages de retenue, de pierre, de boue ou de branchages, canalisée et redistribuée de restanque en restanque par de nombreux systèmes de régulation et de traque.

Lorsque l'eau n'est pas maîtrisable ou insuffisante, comme c'est souvent le cas dans les terrasses des montagnes côtières, c'est le domaine des cultures sèches arboricoles, vignes, oliviers, produisant ces paysages si caractéristiques des Cyclades, des Pyrénées méditerranéennes françaises, de la Provence (Maures et Estérel), de Sicile, d'Algérie ou de l'Almeria.

Les relations entre montagne et plaine: transhumance et nomadisme

En Méditerranée, l'agriculteur n'est pas éleveur. Pas de troupeaux dans les jardins, les vignes ou les cultures. Ils sont trop fragiles et l'apport d'humus des caprins et des ovins est trop faible pour avoir une quelconque utilité. La séparation est nette, générant de nombreux conflits d'intérêts et de castes. Les villes du Maroc se sont longtemps protégées contre les attaques des montagnards de l'Atlas. Il suffit aussi de rappeler "l'honorable conseil de la Mesta" au XIII^e siècle, composé d'éleveurs de la Castille, qui imposa, avec l'accord du pouvoir royal, sa loi sur les terres de parcours pendant six siècles; rappelons aussi les rapports plus que tendus entre bergers transhumants des Alpes et paysans d'une Crau dévastée par les incendies..., pour se rendre compte de l'échelle du problème.

Le mouton eut une importance économique primordiale, au moins équivalente à celle du blé, à la fois pour son apport alimentaire et

pour sa production de laine. Il a fallu cependant tirer parti des terres incultes, garrigues, maquis et steppes, les brûler régulièrement l'été pour assurer un regain d'herbe en septembre; et s'intéresser aussi à celles de la montagne, parce qu'en été la ressource des terres basses était limitée et les conditions de sécheresse trop importantes. Cette limitation des ressources dans le temps et dans l'espace a imposé dans toute la Méditerranée une forme de production très spécifique, la transhumance au nord, le nomadisme au sud et à l'est. Des mouvements annuels de troupeaux, parfois de quelques milliers de têtes dans les terres de Castille, ont laissé dans le paysage de la plaine et de la montagne tout un réseau de voies de communication encore aujourd'hui facilement identifiables: *cañadas* en Castille, *camis ramaders* en Catalogne, *drailles* du Languedoc, *camaïres* de Provence, *tratturi* d'Italie, *trarrere* de Sicile.

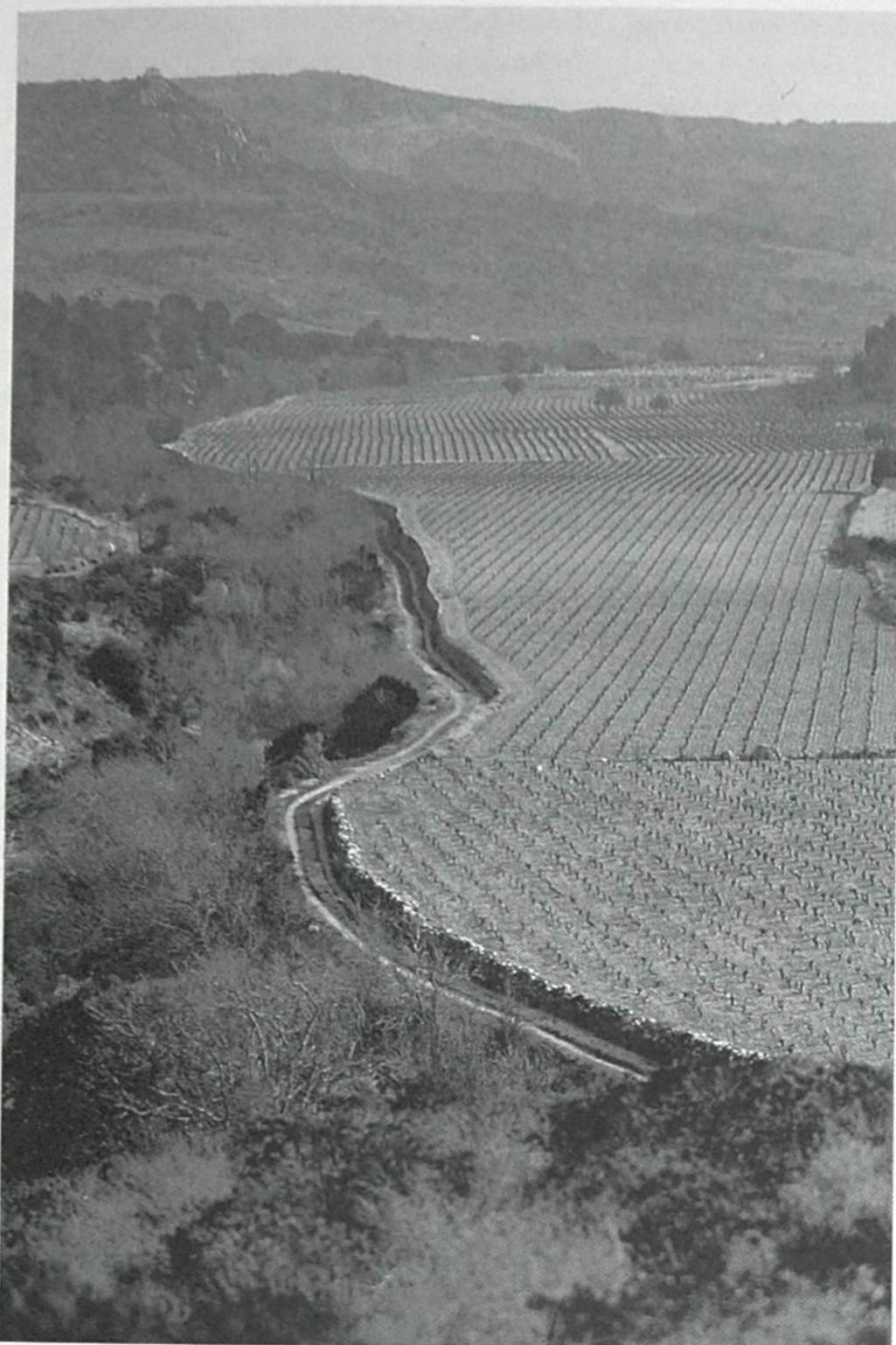
Parfois, des systèmes agro-sylvo-pastoraux, comme la *dehesa*, ont intégré des formes d'élevage à des cultures. Moutons, porcs, vaches et taureaux côtoient alors des cultures de céréales sous couvert de forêts lâches de chênes qui assurent à la fois protection des sols et nourriture d'appoint.

Mais la transhumance et le nomadisme restent les formes les plus caractéristiques de l'élevage en Méditerranée. Le nomadisme constitue peut-être le meilleur compromis entre cette nécessaire recherche de la ressource qu'est la transhumance, mais souvent individuelle et marginale, et la non moins nécessaire recherche de cohésion sociale dans le regroupement en villages ou campements. Ces deux formes ont eu cependant le rôle le plus déterminant dans le façonnage des paysages tels que nous les voyons aujourd'hui, par le surpâturage et la pratique du brûlis pendant des millénaires, qui, associés à l'érosion et à la sécheresse, donnent ces paysages dégradés que nous connaissons aujourd'hui.

Le village

Si le paysan du Nord est champêtre, celui du Sud est citadin.

En effet, la résidence du Méditerranéen est le plus souvent absente du paysage méditerra-



Terrassements au Maroc



Une partie du mont des Cevenole

néen rural, absente des grands espaces à pâturage, absente des espaces forestiers et montagnards et des grandes plaines à céréales ou des vergers. Elle se situe dans les villages.

Encore ici se renforce cette impression de plein et de vide, ce caractère insulaire du Méditerranéen, construisant des maisons espaces-clos dans des villages espaces-clos, accumulant les densités au milieu de vastes espaces semi-désertiques. La vie citadine s'est imposée précocement en Méditerranée. Dès le Néolithique, les hommes se sont perchés sur des corniches de pierres, ont investi des sites pour ne plus les abandonner.

Depuis le croissant fertile, depuis Çatal Höyük, Jéricho et Shanidar, le regroupement urbain est quelque chose d'unique en Méditerranée. Les premières constructions d'empires politiques furent des villes centrées sur la Méditerranée et axées sur les échanges, le commerce et la culture, établissant des relations fortes entre les villages et leur campagne: la *huerta* ne serait rien sans Valence, la viticulture languedocienne n'aurait pas eu son ampleur sans Béziers ou la place de commerce de Pézenas, l'oasis qui entoure Damas ne serait rien sans sa capitale.

Même si on ne peut comparer les grandes villes qui firent la gloire des Phéniciens, des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Italiens, des Byzantins, et la liste serait longue, aux villages des campagnes, les uns n'étaient jamais bien loin des autres et les similitudes peuvent être nombreuses.

La première caractéristique des villages est leur utilisation de la topographie. L'image est classique du village perché sur un piton rocheux, un replat de montagne ou une crête, parfois véritables forteresses entièrement intégrées par la couleur et le matériau au rocher qui le porte et qu'il surplombe, à tel point que l'habitat se trouve intégré à la roche même dans les villages troglodytes de la Cappadoce ou de Matera en Italie du Sud.

Les gros bourgs de bas de pente et de plaine ont une apparition plus tardive et correspondent à une colonisation massive de la plaine lorsque les routes de commerces deviennent plus sûres. Situés généralement au bord de torrents ou de voies de communica-

tion, ils sont lieux de marché, d'échanges et places de commerce.

Autour de ces villages promontoires existe une série d'auréoles dont l'éloignement est proportionnel à l'effort de culture nécessaire. Près des habitations sont les jardins, petites parcelles irriguées de légumes, maïs, fourrages. Impensables pour les gens du Nord, ils sont ici luxuriants et constituent des terrains privilégiés d'expérimentation. Viennent ensuite les vergers, les cultures de céréales dans les fonds de vallées ou les cuvettes alluvionnaires; plus loin sur les pentes sèches, les olivettes mêlées aux garrigues ou aux steppes.

La seconde caractéristique de ces villages est leur extraordinaire unité de forme, d'architecture et de matériaux. Hautes et minces maisons de pierres, serrées les unes contre les autres, couvertes de tuiles romanes ou de lauze en altitude, elles sont le symbole de la Provence, de la Calabre et des villages de montagne. Peintes en blanc ou enduites de chaux, surmontées de toits plats, petits cubes lumineux accrochés aux pentes des Cyclades, elles sont le symbole de la Méditerranée du Sud, *pueblos blancos* en Andalousie ou en Almeria, *trulli* d'Alberobello en Italie du Sud surmontés de leur toit de chaume, *medina* en Afrique du Nord.

Les villages s'organisent autour d'un noyau plus ancien, souvent une ruine de château, un édifice public, une église, un grenier collectif, une *konta* dans les douars des hauts plateaux algériens, lieu de repos de l'ancêtre fondateur. Malgré leur apparent désordre, leur urbanisme est calqué sur des modèles réguliers, cercle, quadrillage ou courbes de niveau.

La construction d'un espace social collectif, assurant la permanence de la cohésion du groupe social et l'appropriation de l'espace rural, est la troisième grande caractéristique de ces villages.

Cet espace se concrétise et se condense dans la *piazza*, et ceci depuis au moins le XII^e siècle, depuis la création de la commune. Place, cours d'édifices publics, souks des villes musulmanes, *plaza mayor*, sont, depuis l'agora grecque et le forum romain, les lieux d'échange et de vente, les lieux de pouvoir où statue le conseil des sages, les lieux où s'édi-

fient les monuments, les lieux de sacrifices, les lieux de la vie associative, les lieux de fête, chaque place ayant parfois sa fonction. A cet espace public masculin, s'oppose l'espace clos et privé féminin de la maison, domaine des occupations domestiques, de l'artisanat et de la vie familiale si importante en Méditerranée. Le même modèle s'y retrouve; la maison a aussi sa cour, lieu de l'activité commune de la famille et de rencontre entre voisins. La maison quadrangulaire organisée autour du patio se retrouve ainsi depuis l'Antiquité partout autour de la Méditerranée.

Pour conclure

Voici brossée dans ses grandes lignes la structure du paysage rural méditerranéen. Ce paysage semble à la fois éternel et d'une grande mouvance. Son éternité, il la doit à la constitution de son terrain, à son soleil, à l'histoire qui a su disposer très tôt les meilleurs éléments, les choisissant avec une grande pertinence qui ne s'est pas démentie au fil des siècles.

Il en est ainsi de ces paysages semi-désertiques, ses steppes, assimilés à l'éternité des déserts, parcourus par les nomades sur d'immenses plateaux de la Turquie à l'Espagne, images bibliques suspendues dans le temps. Il en est ainsi de ces paysages de lumière, garrigues sombres ponctuées de pierres blanches, de ces petites parcelles de vigne accrochées et noyées sur les versants, bordées de cyprès sombres et austères qui marquent les lieux de l'éternité. Il en est ainsi des îles perçant la mer, et de tous temps lieux de mythes, d'échanges et d'enjeux.

La mouvance, elle vient des hommes et de leur nécessité de survie. Colonisant des milieux, les abandonnant au gré des saisons, des pressions et des possibilités.

L'homme a su modeler des paysages spectaculaires, comme ce puzzle de parcelles des *huertas*, oasis où règne un certain esprit de tropicalité. Comme ces terrasses aussi, véritable travail de titan, aux formes si variées: collines de Judée, marches des lavandières de Dalmatie ou vignes des Pyrénées Orientales, écaillés de poisson à Malte ou au Maroc. Comme ces paysages de Camargue ou des Marismas, où

se côtoient étangs sauvages et parcelles régulières des salines. Autant d'espaces basés sur des équilibres précaires, ne souffrant aucun relâchement de la pression humaine.

La conscience du paysage est pourtant très tardive; le mot lui-même, apparu pour la première fois dans un dictionnaire français-latin en 1549, désigne jusqu'au début de ce siècle un lieu peint. Il est toujours lié à une notion de perception visuelle, en rapport étroit avec les visions esthétiques des époques.

Mais l'homme avait-il besoin de se préoccuper d'une notion d'esthétique pour des milieux qu'il vivait et aménageait quotidiennement? Sans doute pas, et même les plus intéressés d'entre eux, les peintres paysagistes et les ingénieurs, ne retenaient-ils dans leurs représentations que les éléments qui les intéressaient directement.

Et c'est bien là toute la difficulté. Il n'y a pas, pour le scientifique, géographe, sociologue, ethnologue ou historien, de vue réaliste des paysages anciens, comme nous pouvons en disposer aujourd'hui avec la photographie.

Les toiles peintes représentent, jusqu'à une période très récente dans nos temps historiques (situons-la vers la fin du XVIII^e siècle), des vues de l'esprit, soit vues allégoriques, soit vues imaginées à partir d'un voyage ou de récits, toujours remaniées ou idéalisées. Car le peintre, avant le XIX^e siècle, ne plantait pas le chevalet, ...

On ne s'étonnera pas, alors, de trouver dans cette section sur le paysage rural presque exclusivement des peintres du XIX^e et XX^e siècle, période où on déblayera la peinture de tout souci moral ou intellectuel.

Même l'imagerie populaire est fort rare. Les *ex-voto*, par exemple, déforment le paysage pour en faire ressortir certains éléments en fonction du contexte de l'action. La plupart du temps, il s'agit là aussi, comme dans l'imagerie italienne ou les almanachs, de "compilations" de paysages, où l'on rencontre dans la même vue tous les éléments qui composent la vie sociale des groupes décrits. Les seuls documents dont nous disposons sont les descriptions des voyageurs, les registres d'indemnisation ou de paiement des ouvriers, des archives juridiques, des cartes et

plans cadastraux où parfois apparaissent certaines indications.

Heureusement le paysage comporte suffisamment de traces pour permettre, à qui sait le lire, d'en comprendre le sens. Les vues de paysages ne sont cependant que la face émergée de l'iceberg des empreintes de la nature, de l'homme, des sociétés et de leurs techniques. De plus, il manque à cet écrit l'ouïe, l'odorat et la parole, qui, en Méditerranée, sont sans doute les clés les plus caractéristiques de la lecture de ces paysages.

Bibliographie

- R. Ambroise, P. Frapa, S. Giorgis, *Paysages de terrasses*, Edisud, Aix-en-Provence 1989.
- P. Blanchemanche, *Bâtisseurs de paysages*, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris 1990.
- F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2 tomes, Armand Colin, Paris 1982.
- F. Braudel, *La Méditerranée*, I, *L'espace et l'histoire*, II, *Les hommes et l'héritage*, Arts et Métiers Graphiques, Flammarion, Paris 1986.
- R. Brunet, *Géographie universelle*, volume France, Europe du Sud, Hachette/Reclus, Paris 1990.
- R. Courtot, *Campagnes et villes dans les huertas valenciennes*, Ed. du CNRS, Paris 1989.
- J. Cuisinier, *L'art populaire en France*, Arthaud, Paris 1987².
- G. Duby, A. Wallon, *Histoire de la France rurale*, 1, *La formation des campagnes françaises des origines à 1340*, Seuil, Paris 1975.
- R. Ferras, *La Méditerranée, milieu et paysages*, "Documentation Photographique N. 6036", La Documentation Française, Paris 1978, 12 diapositives.
- P. Goubert, *La vie quotidienne des paysans français au XVII^e siècle*, Hachette, Paris 1982.
- J. Guilaine, J. Courtin, J. L. Roudil, J. L. Vernet, *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Editions du CNRS, Paris 1987.
- H. Isnard, *Pays et paysages méditerranéens*, Collection "SUP - Le Géographe", Presses Universitaires de France, Paris 1973.
- B. Jacomy, *Une histoire des techniques*, "Points Sciences", Seuil, Paris 1990.
- J. Le Coz, *Espaces méditerranéens et dynamiques agraires. Etat territorial et communautés rurales*, "Options méditerranéennes", ed. Ciheam-Unesco/Mab, Montpellier 1990.
- R. Pitte, *Histoire du paysage français*, 2 tomes, "Approches", Tallandier, Paris 1986².
- A. de Reparaz, *L'eau et les hommes en Méditerranée*, Ed. du CNRS, Paris 1987.
- M. Sartre, A. Tranoy, *La Méditerranée antique, IV^e siècle av. J.C. - III^e siècle ap. J.C.*, "Cursus", Armand Colin, Paris 1990.
- P. Vidal de La Blache, L. Gallois, *Géographie Universelle*, VII, *Méditerranée et péninsules méditerranéennes*, 2 volumes, Armand Colin, Paris 1934.



Les divisions du territoire sont souvent basées sur la topographie